

SERGE BRUSSOLO

LES GEÔLIERS

© éditions Gallimard / FOLIO-SF

droits réservés/ reproduction interdite.

EXTRAIT

— Les fuyards —

Humphrey Mallory court de toute la force de ses maigres jambes. Le souffle va bientôt lui manquer, son cœur frappe ses côtes à un rythme de plus en plus précipité. L'ironie serait qu'il succombe à une crise cardiaque alors qu'il est justement en train de s'échapper de l'enfer, mais on a vu des choses plus surprenantes.

il n'a jamais été aussi terrifié. Jusqu'à ces derniers mois il menait une vie monotone et bien réglée d'historien aimant à se perdre dans le labyrinthe des grimoires et des documents poussiéreux. Jamais il ne se serait douté que...

Il doit s'arrêter, à bout de souffle. Les mains en appui sur les genoux, il vomit de la bile à jets parcimonieux et douloureux. Il n'a aucune intention de vérifier, mais il est à peu près certain d'avoir pissé dans son caleçon. Malgré Harvard, en dépit de tous ses diplômes, il se sent dans la peau d'un très jeune enfant

perdu au cœur d'un bois hanté par les ogres. Le dernier jet de bile expulsé, il remarque qu'il a fui son domicile en enfilant des chaussettes dépareillées. Cette constatation lui arrache un rire stupide, à la limite de l'hystérie.

Tout de suite il se reprend, car il a peur de signaler sa position. D'un regard angoissé, il sonde les buissons qui l'encerclent, ces ronces aux reflets métalliques capables — si elles le jugent bon — de ramper sur le sol et de se jeter sur une proie pour la réduire en charpie.

Car dans cette forêt-ci tout est vivant. Il a mis longtemps à le découvrir, mais à présent il en est sûr.

Il retient son souffle et s'applique à émettre des pensées lénifiantes, des ondes mentales véhiculant un message du type *Je ne suis pas votre ennemi... Laissez-moi passer, je ne reviendrai jamais ici... Je vous le jure.*

Il écoute cliqueter les épines acérées du buisson de ronces dont la forme se modifie lentement pour singer le déplacement d'une énorme chenille en marche.

Si ça continue, cette saloperie va venir lui renifler les orteils!

Non! Non! surtout aucune pensée agressive qui puisse déclencher une réplique. Il connaît la devise des Geôliers : *Rien ne doit entrer, rien ne doit sortir...* Or il est justement en train d'y contrevenir. Des images atroces lui traversent l'esprit, le rappel d'une scène à laquelle il a assisté, trois mois auparavant : le buisson de ronces se refermant sur un animal, l'enveloppant, le serrant à l'étouffer jusqu'à ce que des rigoles sanglantes commencent à suinter entre les épines. La bête, pressée comme

une orange...

Il pourrait lui arriver la même chose.

Il se redresse lentement, les paumes ouvertes, en évidence.
Je viens en paix. Pathétique.

C'est idiot, bien sûr.

Il ne doit pas continuer à perdre du temps. Le meurtre... (le terme massacre serait plus adéquat) Le meurtre a bouleversé le courant d'échange mental permanent qui liait le chef des geôliers à la forêt. La liaison a été brutalement interrompue, telle une ligne téléphonique tranchée d'un coup de sécateur. La barrière végétale s'en est trouvée désorientée, hésitant à prendre des décisions. Cela ne durera qu'une vingtaine de minutes a expliqué Debbie ; leur fuite doit donc s'inscrire dans cette étroite fenêtre de tir. Passé ce délai, des procédures d'urgence se déclencheront et la forêt redeviendra opérationnelle. *Rien ne doit entrer, rien ne doit sortir.*

Mallory se remet en marche, de la bave sur le menton. Il court depuis si longtemps que l'étoffe de son t-shirt imbibé de sueur lui irrite les tétons.

Il se sent ridicule, pitoyable. Il n'a pas la force de Debbie Fevertown, sa rage, son désir de vengeance. Il n'aurait jamais pu, comme elle l'a fait, égorger son mari et ses deux enfants pour recouvrer sa liberté. Elle n'a pas craint de défier les Geôliers, ni de se lancer à l'assaut de la forêt, cette Brocéliande de cauchemar qui encercle la cité interdite. Lui, Humphrey Mallory, l'humble directeur de collège, s'est contenté de suivre le mouvement.

Il jette un coup d'œil en arrière pour essayer, justement, de repérer Debbie. Où se trouve-t-elle? Derrière? Devant? Il ne sait plus. Il aurait dû l'attendre, l'aider, mais quand elle a surgi, toute enduite du sang de sa famille sacrifiée, il a pris peur et s'est enfui sans demander son reste.

L'image de cette énorme femme clopinante, rouge de la tête aux pieds, telle une idole barbare descendue de son piédestal pour donner la chasse aux pauvres humains, lui a foutu une trouille d'enfer et il s'est mis à galoper comme un lièvre devant les chasseurs. Il en a honte à présent, mais ne reviendrait sur ses pas pour rien au monde.

Debbie est impitoyable. Elle est la seule à avoir défié la ville, à s'en être prise au chef de clan. Mallory n'aurait jamais cru cela possible.

Il accélère en essayant de ne pas respirer trop bruyamment. Leur fuite a été organisée. Quelqu'un les attend de l'autre côté du rideau d'arbres pour les exfiltrer vers la Civilisation. Encore faut-il échapper aux griffes de la forêt ; ce n'est pas joué d'avance. Au moindre faux pas, les buissons de ronces le prendront en chasse, galopant à ses trousses avec la vitesse d'un lévrier. Et puis... il y a les AUTRES. Ceux qui ne doivent jamais sortir et vont, eux aussi, profiter de cette panne du système pour prendre la fuite. On devine parfois leur présence à la lueur d'un œil jaune dans la déchirure du feuillage. Présents et absents tout à la fois. Ceux-là sont les plus dangereux. Cette fois, cependant, ils seront trop occupés à fuir pour perdre du temps à chasser...

Mallory mise sur cette chance infime qui lui est offerte de s'échapper de Dipton, la cité du gouffre.

— La tête en vrac —
(un an plus tard)

Dans une autre vie elle s'appelait Debbie Fevertown. C'était avant quelle ne découvre qu'elle vivait dans une famille d'extraterrestres. Elle était rousse, obèse... et recherchée par le FBI.

Aujourd'hui elle a perdu soixante kilos, elle a le crâne rasé et se nomme Sœur Aniska-des-Grands-Survivants. Elle est devenue l'ombre d'elle-même. Non, même pas une ombre : un fantôme.

A son grand soulagement elle ne ressemble plus guère au portait des avis de recherche diffusés par le Bureau fédéral, catégorie *Tueurs en fuite, armés et dangereux*. Quand elle se regarde dans un miroir, elle a l'impression de contempler une étrangère. Une de ces cinglées qui apprennent docilement à mourir de faim dans une secte d'illuminés. Ce n'est pas plus mal, car c'est, au vrai, ce qu'elle cherchait sans en avoir conscience.

Sa vie a pris un tournant radical, un an plus tôt, quand elle rencontré ce recruteur en quête d'âmes en peine dans un restaurant de routiers — le *Twisted Panhandle* — à la frontière du désert Mojave. Une bicoque qu'écrasait l'ombre des Macks et des Peterbilts garés sur le parking tels des mastodontes assoupis. Un refuge empestant le graillon et le café acide. Sans

lui, elle serait tombée dans les filets des agents spéciaux car elle n'avait guère eu le temps d'organiser sa fuite, et tout le monde sait que rouler à l'aveuglette quand on vient de couper en morceaux son mari et ses deux fils de dix et seize ans n'est pas une solution d'avenir.

Aujourd'hui, Debbie éprouve quelque difficulté à se persuader qu'elle a accompli ces choses. Elle garde un souvenir confus de la scène : le couteau dans sa main, rouge et gluant, les corps lacérés, déchiquetés, sur le linoléum du coin-repas. Elle ne se rappelle pas avoir frappé, et pourtant les journaux ont répété que chaque victime avait encaissé une moyenne de trente coups de lame avant d'être dépecées. Un acharnement de possédée, une boucherie...

Peut-être. Elle ne sait plus, mais elle est certaine d'une chose, elle a agi en état de légitime défense, et c'est miracle qu'elle ait réussi à s'en sortir, car ils avaient tout préparé; ce jour-là ils avaient prévu de la liquider parce qu'elle avait découvert la vérité sur leur origine. Elle en savait trop, il était devenu vital de la faire taire.

Ils ne s'attendaient pas à ce qu'elle se défende ; elle ne l'avait jamais fait. Elle subissait, les dents serrées, en ravalant ses pleurs. Pour eux, elle n'était qu'une Terrienne, une représentante de la race inférieure. Une engeance d'esclave. De la viande à sacrifice destinée tôt ou tard à *Ceux-d'en-Bas*, comme ils les nomment avec une haine mêlée de crainte. Ils l'avaient engrossée, nourrie, afin qu'elle devienne une offrande conséquente. Gavée, conviendrait mieux. Une truie qu'on

suralimente en prévision d'en faire de la charcuterie.

La surprise... oui, elle les a déstabilisés, c'était si improbable de sa part. Assister à la métamorphose de cette grosse dondon pleurnicharde en guerrière implacable! Qui aurait pu prévoir, hein?

Debbie se passe la main sur le visage. Aujourd'hui ses certitudes se sont envolées, le doute la mine.

Cette époque a tendance à se dissoudre dans un brouillard onirique, et elle se prend à penser qu'elle a imaginé ces menaces, cette boucherie. Elle s'est crue persécutée par des créatures venues d'une autre planète comme d'autres se persuadent qu'ils sont Abraham Lincoln ou le général Lee. Après tout, ils auraient pu se massacrer entre eux, non? Une dispute familiale qui dégénère... N'étaient-ils pas tout le temps à s'aboyer dessus, meute de chiens s'affrontant pour le titre de mâle alpha? Oui, ils auraient pu s'entre-tuer, et dans ce cas, elle n'aurait fait que ramasser le couteau tombé dans une flaque de sang...

Possible.

A-t-elle été victime d'un épisode schizophrénique aujourd'hui résorbé? A-t-elle inventé cette histoire insensée de communauté alien secrètement implantée sur le territoire américain ? Le doute la ronge. Il lui arrive de s'éveiller en sursaut, ne sachant que croire.

A d'autres moments, elle réalise que le régime de famine auquel on les soumet ici, au camp d'entraînement, génère des

carences qui perturbent ses mécanismes mentaux. Autour d'elle, la plupart des adeptes présentent des symptômes d'idiotie avancée. A demi somnolents, ils obéissent aux ordres contradictoires dont on les accable, et se plient sans rechigner aux caprices des *directeurs de conscience*.

A la malnutrition s'ajoute la privation de sommeil, les réveils impromptus six fois par nuit. Les corvées nocturnes, absurdes. Les marches forcées avec, sanglé sur le dos, un havresac rempli de cailloux.

A leur arrivée, on leur a confisqué leurs habits. Nus, ils ont dû faire la queue devant la baraque du fournement pour se voir remettre une tunique de lin rapiécée. Pas de sous-vêtements ; en guise de souliers de mauvaises sandales taille unique, c'est-à-dire trop grandes ou trop petites. Ils dorment dans des baraquements mal aérés. Couchettes superposées, paillasses empestant la sueur, la pisse. Ni d'électricité ni eau courante. Un baquet en guise de WC. Tout ça pour leur bien. On ne cesse de le leur répéter : On ne les retient pas prisonniers, ils sont libres de partir... à eux de voir s'ils veulent survivre ou non. Car leur unique chance de salut est ici, au camp. C'est là qu'on les formera aux dures lois de la survie, quand la CHOSE se sera produite. Quand le BIG ONE aura frappé la Californie.

Ceux qui n'auront pas bénéficié de l'entraînement adéquat périront au cours des heures qui suivront le cataclysme. Voilà, c'est tout. Basta.

Debbie ne se doutait pas de ce qui l'attendait quand elle

s'est garée sur le parking de cette gargote de truckers. La fatigue la minait, et aussi l'épuisement d'avoir roulée comme une folle, cramponnée au volant pour s'éloigner des centres urbains avant que les routes ne soient bouclées par des barrages. Elle s'avoue, aujourd'hui, qu'elle a agi en état second. Jusqu'à ce jour elle n'avait jamais pris sa vie en main

Il lui a fallu apprendre sur le tas ce que signifie chevaucher en compagnie des cavaliers de l'Apocalypse : la parano, l'angoisse, la peur, les intestins en débâcle...

Elle a roulé, roulé, carburant aux comprimés de caféine, comme les routiers, pour repousser le sommeil et couvrir un maximum de kilomètres. D'un seul coup, elle a pris la mesure de son inexpérience, de sa vulnérabilité.

Quoi qu'il en soit, le réveil a été brutal. Le saut sans parachute. Cramponnée au volant, hagarde, ses tempes pleines des battements de son cœur dopé aux excitants, elle a filé au long de pistes désertes, traversant les agglomérations sans les voir, s'attendant à tout moment à ce que la voiture d'un shérif la prenne en chasse.

A deux reprises elle s'est arrêtée dans un endroit désert pour changer les plaques de la bagnole au moyen des trois jeux que Matt, son « mari », en professionnel des opérations louches, gardait cachés dans le coffre. Elle a aussi essayé de modifier son apparence avec les moyens du bord. Chemise de bûcheron, casquette de base-ball, dans l'espoir d'être prise pour un homme. Un bricolage pathétique qui ne dissimulait en rien son obésité.

Pendant tout le trajet elle n'a cessé de se répéter que le déroulement des événements étant prévisible, elle aurait dû s'y préparer de longue date au lieu de se comporter en vache promise au sacrifice. Elle se rend compte, aujourd'hui, qu'elle a traversé une phase de déni pendant laquelle elle a choisi de ne pas comprendre ce qui se passait autour d'elle, là-bas, à Dipton, cette ville hors du temps et où la logique ordinaire n'a plus cours depuis longtemps, où les descendants des premiers extraterrestres installés sur la planète Terre vivent repliés sur eux-mêmes, honorant un culte impie.

Par ailleurs, elle sait que les psychotiques ne sont jamais fous à temps complet. Il leur arrive de bénéficier de parenthèses de lucidité durant lesquelles ils prennent conscience de leur maladie. Peut-être est-elle en train de vivre l'une de ces périodes de rémission ? Et cette vision claire lui sera de nouveau confisquée dès qu'elle retombera dans les ténèbres de la démence.

C'est miracle qu'elle soit parvenue à la frontière de l'Etat sans se faire arrêter. Là, elle a craqué. Une crise de sanglots nerveux l'a abattue, la tête sur le volant ; les larmes achevant de ruiner ses traits déjà décomposés par la fatigue. Carrément la pom-pom girl de seize ans qui vient de se découvrir enceinte. Ironie du sort, c'est justement cette tronche de moribonde qui a éveillé l'attention du recruteur.

Le type se tenait embusqué dans un coin de la salle, amarré devant un verre de lait et une part de tarte aux pommes. Mince,

une gueule de renard, pas vilaine. Les joues mangées de barbe rousse. Un t-shirt blanc immaculé, un jean décoloré, des sandales de moine. L'atmosphère de la gargote était à ce point saturée de graisse qu'on avalait cinq cents calories à chaque inspiration. L'image même de l'enfer pour un diététicien. Satan déguisé en cuisinier, usant du cholestérol pour décimer les populations.

Debbie s'est effondrée à l'écart. Les truckers ne lui ont accordé qu'une demi seconde d'attention. Trop moche, TROP GROSSE, pour être une pute de parking. Une nana à emmerdes. A éviter.

Le type à gueule de renard n'a pas tardé à s'inviter à sa table. En femme habituée à côtoyer des bourreaux, Debbie a immédiatement reniflé chez lui l'odeur d'un prédateur.

« *Laisse venir, s'est-elle ordonné mentalement. Tu sais bien que c'est exactement ce que tu cherchais...* »

Il fallait que ça marche, elle n'aurait pas de seconde chance et, de toute manière, avec la bagnole en rade, elle se retrouvait dos au mur.

— Je m'appelle Duster, a dit le beau mec à barbe rousse. Je ne suis pas là pour te draguer, mais je te devine dans les ennuis. On en parle si tu veux...

Mine de rien, Debbie l'a examiné. Trop propre. Trop récuré pour un routier. Un côté évangéliste. Prêcher itinérant. Le t-shirt immaculé, les orteils manucurés. Une bonne odeur de savon Ivory. Elle s'attendait à ce qu'il lui parle de la Bible, elle a eu tout faux.

— Je veux que tu saches que tes problèmes ne pèsent pas lourd en comparaison de ce qui se prépare, a-t-il commencé. Nous arrivons au bout de la route. Le grand changement est en marche. On peut voir ça comme une catastrophe ou une super chance de tout recommencer, c'est selon... Je cherche des gens prêts à tourner la page et qui souhaitent démarrer une nouvelle vie. Genre tirer un trait et aller de l'avant. Tu vois ? Quelque chose me dit que c'est ton cas.

Debbie s'est retenue de sourire. Elle a pensé :

« Pauvre crétin! si tu savais à quoi je viens d'échapper! Si tu te doutais de ce que j'ai dû faire, tu prendrais tes jambes à ton cou! »

Puis, plus sérieusement, elle s'est dit : *Bingo*.

Un recruteur, comme elle le supposait... et comme on l'avait avertie qu'il en sévissait dans la région. D'ailleurs, n'était-ce pas pour cela qu'elle était venue ici ? Avec l'espoir de se faire recruter ?

Là où elle a été surprise c'est qu'il n'a pas été question de Jésus, des anges et de la miséricorde divine, non. Duster lui a tout de suite révélé qu'il possédait un doctorat en géologie, de l'université de Berkeley, et qu'il avait passé dix ans sur différentes plates-formes de forage off shore. C'est là qu'il avait eu la Révélation.

— Tu as entendu parler du Big One ? murmure-t-il en se penchant si près que Debbie peut flairer son haleine parfumée à la menthe poivrée.

« Qui n'en a pas entendu parler ? » est-elle sur le point de lui

répliquer. Tant de films à grand spectacle ont popularisé cet éboulement de la côte californienne dans l'océan qu'il faudrait être aveugle, sourd, autiste et cohabiter avec un grizzli dans une caverne au fin fond de l'Alaska pour ignorer de quoi il retourne. C'est l'un des grands mythes américains, la croyance qu'un jour la faille de San Andreas s'ouvrira telle une gueule monstrueuse, et que la zone côtière s'y engloutira, victime d'un tremblement de terre dépassant en ampleur tous les séismes répertoriés sur l'échelle de Richter. Un spasme titanesque qui se verra depuis la planète Mars, une blessure colossale baillant sur les abysses les plus ténébreux du monde sous-marin. La merde totale, quoi.

Cela fait des décennies qu'on agite cet épouvantail qui fait toujours recette au rayon des terreurs millénaristes. Une mini fin du monde pleine de bruit, de fureur, et d'images foutrement racoleuses.

— Je connais, fait sobrement Debbie. J'ai vécu à Los Angeles, à une époque.

Voilà, la machine est lancée, les rouages s'enclenchent comme prévu. Elle sent que Duster ne va plus tarder à lui proposer d'intégrer un groupe de marginaux survivalistes construisant une arche de Noé au sommet d'une colline ou un truc du même genre, et ça lui convient. Elle a besoin de faire une pause, de se dégoter un refuge où elle pourra hiberner six mois, un an, le temps que les avis de recherche du FBI jaunissent et disparaissent sous d'autres avis de recherche plus récents. Son crime appartiendra bientôt au passé, d'autres assassinats plus croustillants l'oblitéreront. Pour peu qu'un acte terroriste

ait lieu, Debbie Fevertown, la mère de famille folle, sera reléguée aux oubliettes de l'histoire criminelle.

Un an de tranquillité, oui. Le temps de se faire une nouvelle tête, de se modeler une autre apparence, et surtout de vivre hors du monde, rouage anonyme d'une communauté de doux cinglés.

— Les choses vont aller très vite, lui explique Duster. Personne ne veut l'admettre dans les médias parce que des ordres ont été donnés en haut lieu. On craint une panique générale, des émeutes... Mais dans les milieux scientifiques, l'imminence de la catastrophe ne fait aucun doute. Devant le déni de réalité pratiqué par les hommes politiques, quelques savants de bonne volonté ont décidé de réagir et d'entrer dans la clandestinité. Des groupes se sont formés, avec pour mission de mettre sur pied une légion de volontaires entraînés à la survie. Des gens comme toi et moi, qui n'ont aucune envie de se laisser mener à l'abattoir comme des moutons...

Il poursuit sur ce ton une dizaine de minutes, baissant la voix au fur et à mesure que la gargote se vide, que les camionneurs regagnent leurs monstres de métal. La serveuse maussade qui, plantée derrière le bar les observe depuis un moment, doit s'imaginer avoir affaire à deux amoureux se contant fleurette. Ou bien elle se demande si le beau rouquin à profil de renard va finir par emballer cette grosse pouffiasse (rouquine elle aussi) qui a l'air d'avoir chialé toutes les larmes de son corps. Elle en a marre, elle à mal aux pieds, elle voudrait qu'ils foutent le camp.

— Nous avons mis au point un programme de survie

particulièrement efficace, plaide Duster. Un stage d'endurcissement, de préparation aux conditions extrêmes. Si ça t'intéresse...

— Je n'ai pas de fric, marmonne Debbie en baissant les yeux. Je ne peux pas me payer ce genre de truc...

— C'est gratuit, la rassure Duster. Ce qui compte avant tout c'est la bonne volonté. Le désir de s'en sortir coûte que coûte. On recherche des gens qui, de préférence, ont coupé les amarres avec la société. Des gars et des filles sans attaches, prêts pour de nouvelles expériences, une nouvelle vie...

Il puise à pleines mains dans sa réserve de boniments, celle qu'utilisent toutes les sectes. Debbie n'est nullement dupe, mais elle joue le jeu de la brave fille naïve, du chien perdu qui s'accroche au premier venu. Ce qu'il y a d'amusant avec les beaux mecs, c'est qu'il sont tellement habitués à avoir du succès qu'ils finissent par se croire irrésistibles, ce qui les rend d'autant plus facile à manipuler.

— Je ne sais plus où j'en suis, pleurniche-t-elle. J'en ai marre.

— Je ne te demande rien, s'empresse de balancer Duster. Chez nous c'est un peu comme à la Légion Étrangère, on ne veut rien savoir du passé des recrues. On repart à zéro, tournés vers le futur. Un futur qu'il va nous falloir reconstruire après une catastrophe sans précédent.

« Blablabla... » pense Debbie. Elle se dit qu'elle va être comme un coq en pâte chez ces paumés. Elle se trompe du tout au tout. A cette seconde, elle ne se doute pas encore qu'elle vient de signer un bail pour l'enfer.

Ensuite, les choses se précipitent, et c'est tout juste si Duster lui laisse le temps de récupérer son sac de voyage dans la voiture en panne. Il la pousse vers une grosse land Rover boueuse aux ailes cabossées, à l'arrière de laquelle sont entassés des cartons de provisions.

Dès qu'il a pris la route, il devient silencieux et jette de fréquents coups d'œil au rétroviseur comme pour s'assurer qu'on ne l'a pas pris en filature. Debbie songe que s'il espère la violer, il a mal choisi sa victime, et elle fait lentement glisser dans la paume de sa main droite le couteau de cuisine qu'elle conserve attaché à son avant-bras par un gros élastique. Elle n'est pas inquiète. Si les choses tournent mal, elle récupérera la land Rover et les provisions avant d'abandonner le cadavre du barbu dans les fourrés qui bordent la route.

— T'en fais pas, lui lance le rouquin. Je vérifie simplement que des agents de la NSA ne nous ont pas pris en chasse. Précaution de routine. On n'est jamais trop prudents dès qu'on cesse de lécher le cul de l'Oncle Sam.

— Parle-moi du stage, rétorque Debbie. C'est pas dans le style gym à outrance au moins ? Je ne suis pas trop portée sur l'aérobic, tu sais. Tu as vu mon gabarit ? Si je m'agite c'est direct l'infarctus.

Il se dépêche de la rassurer. Non, non, elle n'aura pas l'impression d'être à Biloxi, dans un camp d'entraînement des Marines, mais elle devra respecter une certaine discipline et suivre un régime alimentaire très strict afin de se préparer à la pénurie de denrées alimentaires qui suivra irrémédiablement la

catastrophe. De toute façon, perdre une dizaine de kilos n'a jamais fait de mal à personne, hein ? La communauté étant installée sur la rive d'un lac, il y aura des exercices de natation assez poussés mais nécessaires dans le contexte d'un monde submergé par les eaux où ceux qui ne sauront pas nager auront bien du mal à survivre.

Debbie se demande s'il croit à son baratin. A première vue il n'a pas l'air d'un illuminé mais ça ne veut rien dire. Après tout, son mari, Matt, savait se donner des airs d'honnête citoyen quand c'était nécessaire. Quand on sait ce qui se cachait derrière, on ricane.

Ils roulent plus d'une heure avant de quitter la route principale et d'emprunter des voies secondaires, puis de s'enfoncer dans la forêt. L'impression de solitude est telle que Debbie est gagnée par une angoisse diffuse. Elle réalise que chaque tour de roue l'éloigne du monde civilisé et qu'il lui faudra marcher des journées entières lorsqu'elle aura décidé de fausser compagnie à ces cinglés. Et comment ne pas se perdre au milieu de ce fouillis d'arbres et de buissons épineux hauts de trois mètres ? Duster multiplie tours et détours, si bien que Debbie perd bientôt tout sens de l'orientation.

Une autre heure s'écoule avant qu'ils n'atteignent le camp. Un fortin dressé aux abords d'une étendue d'eau grise où pourrissent des amas de branchages. Un peu partout, des panneaux *Propriété privée. Communauté religieuse. Accès réservé aux seuls convertis*

— Pas de panique, rigole Duster, c'est de la frime, pour les

rassurer les gars du shérif. De toute manière on ne les voit pas souvent. Z'ont trop peur de se paumer dans les bois. Y'a des couguars, s'agit pas de s'y balader à pied.

Un avertissement déguisé ? se demande Debbie.

Elle a dû laisser transparaître ses inquiétudes, car Duster lance :

— Te bile pas, si ça te plaît pas tu pourras t'en aller. On force personne à rester. On ne peut pas sauver les gens contre leur volonté, hein ?

Tout ça c'était il y a longtemps. Un an, presque une éternité. Dans trois heures elle aura repris sa liberté. Elle ne veut plus penser à tout ce qu'elle a enduré pour en arriver là. L'univers va basculer.

Se détournant du miroir, elle s'avance vers la table où l'attendent un large coutelas bien aiguisé et un bidon d'essence. Elle sait parfaitement comment les utiliser.

Il y a belle lurette que le gourou de la secte — Elliott Elliott III — ne se méfie plus d'elle. Bien au contraire, il la considère aujourd'hui comme l'une de ses meilleures recrues. C'est un petit bonhomme à barbiche grise, ventripotent, qu'un drame personnel a fait basculer dans la folie. (d'après la rumeur, sa femme et sa fille se seraient noyées dans le lac, victimes des courants dangereux qui sillonnent les eaux. Ni l'une ni l'autre ne savait nager) Elliott a fait fortune dans le commerce des bois rares, dont il possède une forêt entière. Des arbres d'exception recherchés par les ébénistes du monde entier. Depuis son séjour

à Dipton, la cité du gouffre, Debbie voue une haine incommensurable à tous les arbres, et ne les côtoie qu'avec dégoût.

Elle quitte le baraquement pour aller récupérer le sac d'herbes médicinales qu'elle a enterré à l'écart. Aujourd'hui, elle est de corvée de cuisine. L'occasion est trop belle et elle ne doit pas la laisser passer. C'est l'Indien, Coyote-Gris, qui l'a initiée au secret des plantes et lui a montré quelles racines cueillir en fonction de l'effet souhaité. Sur les habitants de Dipton, ces potions n'auraient eu aucun effet puisqu'ils n'étaient pas humains. Il en ira différemment ici. Debbie compte les mélanger à la soupe du soir, et aussi à cette tisane revigorante inventée par Elliott. Le résultat ne se fera pas attendre. Dans l'état de faiblesse qui est le leur, ils succomberont au sommeil en un clin d'œil. Il est même possible que certains en meurent. Cela n'a guère d'importance puisque Debbie entend bien ne laisser aucun survivant derrière elle. Les flics concluront à un suicide collectif, comme à La Guyana. Ils aiment les réponses toutes faites, et elle compte bien leur mâcher le travail.

Elle se déplace très vite entre les baraquements. Sa maigreur ne cesse de l'émerveiller. Jamais auparavant elle n'avait été capable de bouger avec tant de souplesse et de rapidité. Ou alors il y a très longtemps, lorsqu'elle était encore fillette et apprentie trapéziste. Dès sa première grossesse, elle a pris vingt kilos, ensuite les choses ont empiré, jusqu'à faire d'elle une masse informe, perpétuellement essoufflée, pour laquelle le moindre mouvement prenait la dimension d'un exploit

surhumain.

Arrivée au pied de l'arbre, elle s'agenouille, creuse entre les racines pour récupérer le sac de toile contenant les herbes soporifiques. Elle n'en a pas conscience, mais sa manière de bouger a quelque chose d'animal et d'inquiétant. Son extrême maigreur lui confère un aspect asexué. Le crâne rasé vient renforcer cette ambiguïté. Elle pense que les médias l'ont oubliée. Après tout elle n'a tué que trois personnes, c'est un score bien misérable en regard de ceux des tueurs en série qui défrayent la chronique.

Le sac dissimulé sous sa tunique, elle gagne la bâtisse qui tient lieu de cuisine et de réfectoire. Une désignation pompeuse pour un endroit où l'on ne sert guère que de la soupe claire et des tisanes médicinales. Elliott Elliott III est féroce opposé aux aliments cuits. Il encourage ses ouailles à se nourrir de petits animaux crus, si possible vivants, afin de se gorger de leur énergie vitale. C'est acceptable en ce qui concerne le poisson car on peut s'imaginer en train de déguster des sushis, ça l'est beaucoup moins avec un raton laveur, surtout lorsque – mal estourbi – il se réveille dans votre assiette !

Debbie se glisse dans la grange et file aux fourneaux. Deux énormes marmites au cul noirci trônent sur une antique cuisinière à pieds de lion datant de la Ruée vers l'Or. La soupe y bouillonne gentiment. Debbie se dépêche de jeter une poignée d'herbes dans chacune. Le goût en sera à peine perceptible ; de toute manière les disciples sont si affamés qu'ils avaleraient un bol de pisses chaudes assaisonnées de tabasco pourvu qu'on leur

promette du rabiote.

C'est fait. A présent il suffit d'attendre.

Dès qu'ils seront endormis, Debbie forcera la porte du bungalow d'Elliott, là où se trouve le coffre-fort de la communauté. Elle sait que l'ancien commerçant en bois rares y conserve une somme importante, au cas où la police du comté lui chercherait noise et où il lui faudrait distribuer des pots-de-vin. Elliott, dont la mémoire est parfois défaillante, en conserve la combinaison gravée au dos de la médaille sainte pendue à son cou. Il sera facile de la récupérer dès qu'il aura basculé dans les bras de Morphée, une fois sa foutue tisane régénératrice avalée.

Dans le coffre, sont également enfermés les papiers d'identité confisqués aux disciples. Une vingtaine de cartes parmi lesquelles Debbie trouvera son bonheur.

Une fois qu'elle aura aspergé d'essence cabanes et apprentis-survivants, elle volera l'une des voitures garées sur le parking et tournera définitivement le dos au camp d'entraînement.

Son dernier geste consistera à craquer une allumette et à mettre le feu à ce repaire de cinglés.

Elle n'a qu'un regret, ne pas pouvoir s'attarder sur les lieux pour s'offrir la joie d'entendre Elliott hurler sous la morsure des flammes.